

DANS LE NU DE LA VIE

D U M Ê M E A U T E U R

L'Air de la guerre

récit

Éditions de l'Olivier, 1994
Coll. « Points » n° P 60, 1995

La Guerre au bord du fleuve

roman

Éditions de l'Olivier, 1999

Fiction & Cie



Jean Hatzfeld

DANS LE NU
DE LA VIE

Récits des marais rwandais

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

ISBN 2-02-43809-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2000

© Raymond Depardon / Magnum Photos,
pour les photographies de Raymond Depardon

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

En 1994, entre le lundi 11 avril à 11 heures et le samedi 14 mai à 14 heures, environ 50 000 Tutsis, sur une population d'environ 59 000, ont été massacrés à la machette, tous les jours de la semaine, de 9 h 30 à 16 heures, par des miliciens et voisins hutus, sur les collines de la commune de Nyamata, au Rwanda. Voilà le point de départ de ce livre.

Quelques jours plus tôt, au soir du 6 avril 1994, l'avion qui ramène à Kigali le président de la République rwandaise, Juvénal Habyarimana, explose au-dessus de l'aéroport. Cet attentat précipite le signal des tueries de la population tutsie, qui, planifiées depuis des mois, débutent à l'aube dans les rues de la capitale, et s'étendent dans le pays.

À Nyamata, bourgade du Bugesera, une région de collines et de marais, les tueries commencent dans la grand-rue quatre jours plus tard. Des foules de Tutsis cherchent aussitôt refuge dans les églises ou s'enfuient dans les bananeraies, les marais et les forêts d'eucalyptus. Les 14, 15 et 16 avril, cinq mille personnes sont assassinées dans l'église de Nyamata, et autant dans l'église de N'tarama, hameau éloigné d'une vingtaine de kilomètres, par des miliciens, des militaires et l'immense majorité de leurs voisins hutus. Ces deux massacres inaugurent le génocide dans cette contrée aride de latérite argileuse. Il dure, là-bas, jusqu'à mi-mai.

Un mois durant, les milices de tueurs, disciplinés, sobres, chantants, encerclent et pourchassent les fuyards, à travers la forêt d'eucalyptus de Kayumba, dans les marécages de papyrus de Nyamwiza ; armés de machettes, de lances et de massues. Cette application leur permet de tuer cinq Tutsis sur six, autant que dans l'ensemble des villages rwandais, beaucoup plus que dans les villes.

Pendant plusieurs années, les rescapés des collines de Nyamata, comme ailleurs, ont gardé le silence, aussi énigmatique que le silence des rescapés au lendemain de l'ouverture des camps de concentration nazis. Pour les uns, expliquent-ils, « la vie s'est cassée » ; pour d'autres « elle s'est arrêtée » ; pour d'autres encore « elle doit reprendre absolument » ; et cependant tous admettent qu'entre eux ils ne parlent que du génocide. D'où l'initiative de revenir là-bas et de converser avec eux, de boire des bières Primus chez Marie-Louise, ou du vin de bananes au comptoir de Kibungo, de multiplier les visites dans les maisons de pisé, sur les terrasses des cabarets, à l'ombre des acacias, d'abord timidement, puis avec plus de confiance, de familiarité, à la rencontre de Cassius, de Francine, d'Angélique, de Berthe et des autres, pour les convaincre de raconter. Plusieurs d'entre eux se montrent dubitatifs quant à l'intérêt de parler à un étranger, ou quant à l'intérêt d'un étranger pour leurs récits, mais aucun ne refuse.

Pour expliquer leur silence si long, ils disent aussi par exemple qu'ils « se sont trouvés poussés dans le bas-côté, comme s'ils étaient de trop dans la situation ». Ou « qu'ils se méfiaient des humains », qu'ils étaient trop découragés, éloignés, « démolis ». Qu'ils se sont sentis « gênés », ou parfois « blâmables » aussi, d'avoir pris la place d'une connaissance ou de reprendre des habitudes de vivants.

Cultivatrices, bergers, commerçantes, enseignants, assistante sociale, aide-maçon, ils racontent jour après jour, à Nyamata ou sur les hauteurs environnantes, au gré de leurs hésitations ou de leurs difficultés à évoquer certains souvenirs, et au fil de questions nouvelles qui apparaissent en les écoutant. La plupart, sceptiques ou indifférents aux leçons de l'histoire, sont malgré tout tentés de partager avec autrui leur incompréhension, leur désarroi et leur solitude aujourd'hui.

Un génocide n'est pas une guerre particulièrement meurtrière et cruelle. C'est un projet d'extermination. Au lendemain d'une guerre, les survivants civils éprouvent un fort besoin de témoigner ; au lendemain d'un génocide, au contraire, les survivants aspirent étrangement au silence. Leur repliement est troublant.

L'histoire du génocide rwandais sera longue à écrire. Cependant l'objectif de ce livre n'est pas de rejoindre la pile d'enquêtes, documents, romans, parfois excellents, déjà publiés. Uniquement de faire lire ces étonnants récits de rescapés.

Un génocide est – résumant la définition de l'une d'entre eux – une entreprise inhumaine imaginée par des humains, trop folle et trop méthodique pour être comprise. Le récit des courses dans les marécages de Claudine, d'Odette, de Jean-Baptiste, de Christine et de leurs voisins ; la narration, souvent durement et magnifiquement exprimée, de leurs bivouacs, de leur déchéance, de leur humiliation puis de leur mise à l'écart ; leur appréhension du regard des autres, leurs obsessions, leurs complicités, leurs interrogations sur leurs souvenirs ; leurs réflexions de rescapés, mais aussi d'Africains et de villageois, permettent de s'en approcher au plus près.

De bon matin à Nyamata

Les grues cendrées, de leur chant de trompette, décrètent les premières la fin de la nuit dans le quartier Gatara. Les criaillements des touracos s'en mêlent aussitôt, et le soleil ne tarde plus guère. Dans la brume matinale apparaissent les vols de cigognes épiscopales et la ronde de pélicans qui planent, indécis, au-dessus des mares. Des chèvres exigent alors de sortir des enclos de feuillage accolés aux maisons. Puis les vaches mettent en marche la nouvelle journée ; elles disparaissent une à une, ou par petits troupeaux, dans la brousse de Kayumba, aiguillonnées par des garçons torse nu sous des vestes trop longues, un long bâton à la main.

En haut du quartier, les dernières ruelles, bordées d'habitations de terre, s'échelonnent vers un terrain vague qui se prolonge en terrain de football, qui lui-même clôt la grande rue de Nyamata. Ce terrain, équipé de poteaux de buts en fonte, gondolé à la saison sèche, boueux à la saison des pluies, ne décourage jamais une foule de joueurs de tous âges, qui se relaient toute la journée. Plus bas, sont disséminés les rares pavillons en dur, où résident de nombreux enseignants, magistrats, ou commerçants.

Édith Uwanyiligira tient là une maison d'hôte, en briques, à l'ombre d'un petit bois de manguiers et de papayers. La grande cour de derrière est envahie du matin au soir par

une ribambelle de gamins des environs, venus remplir en file indienne des bidons d'eau au seul robinet d'eau courante des environs, entre la cahute de la cuisine et le cabanon des aides ménagères. Ces enfants se retrouvent dans cette cour à l'heure des repas, alléchés par une marmite ventrue qui mijote du matin au soir, alimentée grâce à des brouettes de légumes ramenés du marché par la maîtresse des lieux.

De la véranda, on entend, à droite, sur les branches, le chant des tomakos à gros bec et des couroucous vert tilleul. Devant, on voit des mesures en torchis, des jardinets plantés de haricots, des fosses profondes où sont fabriqués des moellons de construction, en paille et boue séchée ; on aperçoit des poules, du linge sur les branches et sur les haies.

Un chemin, bien vite envahi de marcheurs, de cyclistes, d'heureux cyclomotoristes, passe devant le bâtiment jaune de la commune, entouré d'une haute haie fleurie. Dans la cour de la commune, des fonctionnaires en chemise blanche discutent avec des villageois en attente d'un tampon. Sur le parking stationne la camionnette tout-terrain du bourgmestre, le tracteur des ramassages et une multitude de motos monocylindre et de vélos appuyés en grappes contre les avocats.

C'est à la commune que travaille Innocent Rwililiza, et quelques centaines de mètres plus loin que se situe le bureau monacal de Sylvie Umubyeyi.

Sylvie Umubyeyi est assistante sociale, de ce fait la première personne avec qui je fais connaissance à Nyamata. Apprenant à Kigali que des enfants rescapés errent en petites familles dans la brousse environnant des marais de la région, je viens la voir et lui demande s'il est envisageable

de rencontrer ces enfants. Sceptique ou méfiante, Sylvie ne souhaite pas aider un étranger à entrer en contact aussi directement avec eux. Mais, sur la piste du retour vers Kigali, nous nous croisons à l'entrée du Mémorial, nous échangeons quelques mots et ce hasard semble changer sa décision. D'emblée, sans explication, elle me propose de l'accompagner dans sa camionnette à travers des bananeraies. Elle m'introduit chez Jeannette Ayinkamiye, une cultivatrice adolescente, cheftaine d'enfants abandonnés, avec qui nous discutons une matinée. Sylvie m'emmène plusieurs fois sur les collines. En même temps, elle accepte de parler d'elle-même, avec prudence d'abord, volontiers et régulièrement ensuite. Elle est captivante, ainsi naît le choix des collines de Nyamata.

Lors d'un deuxième séjour, Sylvie demande à Innocent Rwililiza de prendre le relais, il se montre aussi attentif et compréhensif. Tous deux deviennent des guides et des amis, sans qui toutes ces expéditions sur les collines et ces rencontres avec les rescapés ne sont pas envisageables.

En de multiples occasions, ils se montrent, aussi, des interprètes d'une inestimable précision. Il faut noter que ces récits s'expriment en trois langues : le kinyarwanda, langue des cultivatrices ; le français rwandais, langue des autres personnes et des traducteurs ; et le français de l'Hexagone. L'attention portée au français rwandais (dont l'appropriation du vocabulaire français est magnifique) pour retranscrire fidèlement certaines descriptions et réflexions induit de rares maladrotesse linguistiques, trop repérables pour être dommageables.

À la sortie de la commune, le chemin débouche à gauche dans le parc de l'ancienne église de la paroisse. Cette église

était la seule architecture moderne de la bourgade. Aujourd'hui ses murs béants et sa toiture grêlée portent les marques d'explosions de grenade. À plusieurs reprises la curie du Vatican a projeté sa réhabilitation et sa réouverture aux offices religieux. Mais les habitants de Nyamata ont décidé de la conserver en l'état et d'y ériger l'un des deux mémoriaux de la région ; car ici eut lieu le premier massacre d'une foule de cinq mille personnes, qui lança la chasse à l'homme dans le Bugesera.

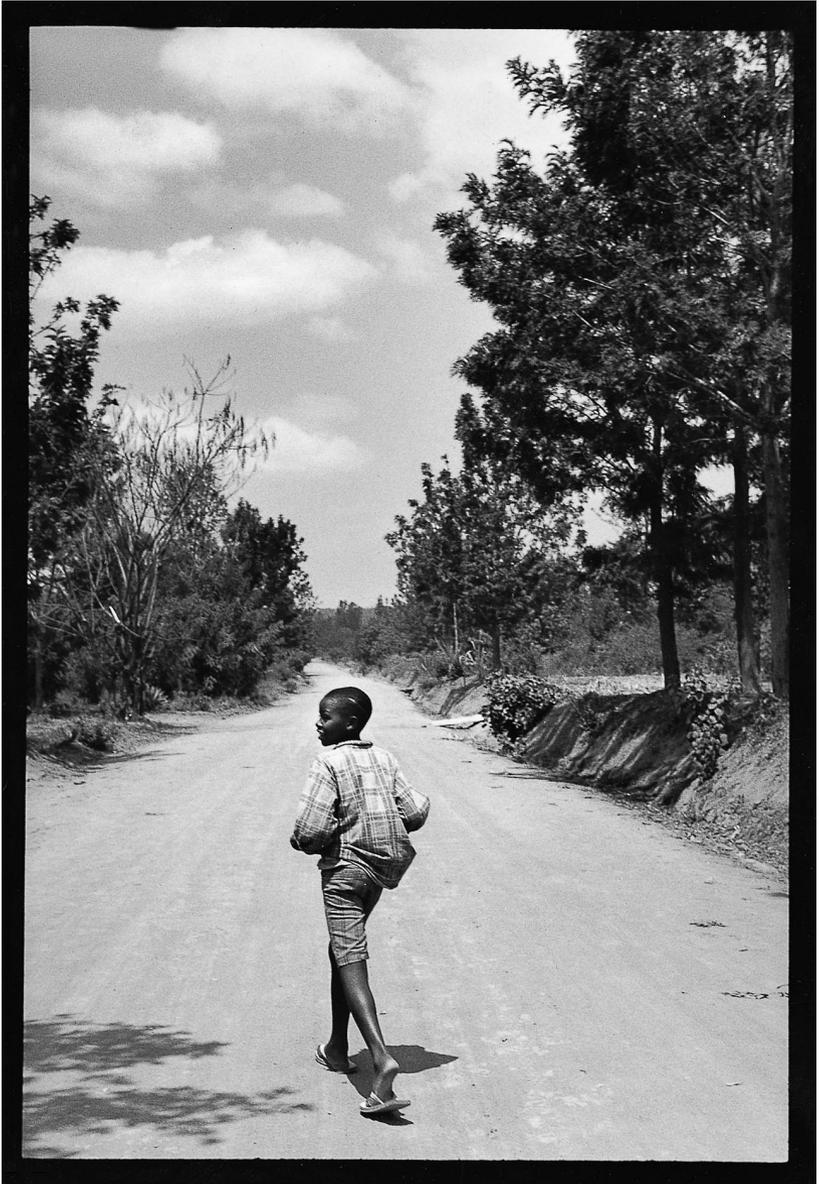
Dans l'enceinte de l'église, des chèvres mâchonnent les feuilles des arbustes du parc. Leur berger est un garçon d'une douzaine d'années. Il est assis à l'ombre d'un arbre, un ballon sous les pieds, une brindille à la main. Il s'appelle Cassius Niyonsaba. Il bavarde aux côtés du gardien du Mémorial. Tous les jours de la semaine, on le retrouve aux abords de l'église, située à mi-chemin entre son école et le domicile de sa tante Thérèse. Parfois il vient taper dans le ballon en compagnie d'un copain ; parfois il est, comme aujourd'hui, entouré de ses chèvres ; parfois seul, assis sur le muret derrière l'église à regarder un caveau. Une profonde cicatrice raye sa chevelure crépue sur toute la longueur du crâne.

Cassius Niyonsaba, 12 ans, écolier
Colline de N'tarama

Papa était un petit enseignant, maman une cultivatrice. Dans ma famille paternelle, c'est moi seul qui suis resté en vie. Dans ma famille maternelle, c'est bien moi seul aussi, qui suis resté en vie. Je ne me souviens plus combien de grands et de petits frères et sœurs j'avais, parce que ma mémoire est trop préoccupée par ce grand nombre de morts, elle n'est plus agile avec les chiffres. Ça me ralentit d'ailleurs à l'école.

Mais je peux revivre en transparence les massacres à l'église et la férocité des *interahamwe*. On appelle *interahamwe* les tueurs hutus. On s'était habitués à les croiser sur le chemin. Ils nous lançaient des menaces bruyantes. On les entendait, on disait que ça n'allait pas, toutefois on n'y croyait pas raisonnablement. Par la suite, après l'accident de l'avion, les avoisinants hutus de ma colline sont venus tuer chaque jour des gens dans leurs quartiers d'origine, sans même attendre les chamailleries ou les disputes ordinaires. Alors, les gens ont compris que ce n'était pas de la blague, ils se sont esquivés vers la forêt ou vers l'église. Moi, j'étais descendu chez ma grande sœur de Nyamata, raison pour laquelle je ne suis pas mort à N'tarama.

Le jour où la tuerie a commencé à Nyamata, dans la rue du grand marché, nous avons couru jusqu'à l'église de la paroisse. Une grande foule s'était déjà assemblée, car c'est dans la coutume rwandaise de se réfugier dans les maisons de Dieu, quand commencent les massacres. Le temps nous a laissé deux jours de tranquillité, puis les militaires et les policiers communaux sont venus faire une ronde de sur-



Extrait de la publication

veillance autour de l'église, ils criaient qu'on allait bien tous être tués. Moi, je me souviens qu'on hésitait à respirer et à parler. Les *interahamwe* sont arrivés en chantant avant midi, ils ont jeté des grenades, ils ont arraché les grilles, puis ils se sont précipités dans l'église et ils ont commencé à découper des gens avec des machettes et des lances. Ils portaient des feuilles de manioc dans les cheveux, ils criaient de toutes leurs forces, ils riaient à gorge chaude. Ils cognaient à bout de bras, ils coupaient sans choisir personne.

Les gens qui ne coulaient pas de leur sang coulaient du sang des autres, c'était grand-chose. Alors, ils se sont mis à mourir sans plus protester. Il y avait un fort tapage et un fort silence en même temps. Au cœur de l'après-midi, les *interahamwe* ont brûlé des petits enfants devant la porte. Je les ai vus de mes yeux se tordre de brûlure tout vivants vraiment. Il y avait une forte odeur de viande, et de pétrole.

Je n'avais plus de précisions sur ma grande sœur, j'étais déboussolé. Dans la fin d'après-midi, j'ai reçu un coup de marteau, je suis tombé, mais j'ai réussi à serpenter et à me dissimuler en compagnie de garçons derrière une grille. Quand les *interahamwe* ont fini de travailler pour la journée, des jeunes gens de chez nous, encore assez vaillants pour s'évader dans la brousse, m'ont emporté sur leur dos.

Les *interahamwe* ont terminé la tuerie à l'église en deux jours ; et tout de suite ils sont sortis sur nos traces en forêt, avec des massues et des machettes. Ils fouillaient derrière les chiens pour rattraper les fuyards sous les branchages. C'est là que j'ai été pris. J'ai entendu un cri, j'ai vu une machette, j'ai reçu un choc sur la tête et je suis tombé dans un creux.

D'abord je devais être mort, puis j'ai insisté pour vivre. Je ne me souviens pas comment. Une dame de passage, du prénom de Mathilde, m'a trouvé et m'a emporté dans une

cachette sous des *umunzenze*. Les *umunzenze* sont des arbres géants. Tous les soirs, dans l'obscurité, elle venait m'apporter de l'eau et des aliments. Ma tête se pourrissait, je sentais les vers qui semblaient ronger près du cerveau. Je pensais que le mauvais sort m'avait été jeté. Mais la dame posait dessus des feuilles de médecines africaines. Cette dame de bon cœur était de Nyamata; je ne la connaissais pas de nom, parce que moi j'étais de N'tarama, comme je vous l'ai précédemment signalé. Elle était simplement tutsie, l'épouse d'un administrateur hutu. Quand son mari a su qu'elle avait soigné un enfant tutsi, il l'a emmenée au bord de la mare de Rwaki-Birizi, à un bon kilomètre, m'a-t-on rapporté après, et il l'a tuée d'un seul coup de couteau. Plus tard, il s'est mis dans le cortège des fuyards du Congo, et personne ne l'a jamais plus croisé.

Je ne me souviens plus comme il faut de la fin du génocide, à cause de ma coupure à la tête. Je n'avais plus de forces et guère plus de pensées, la maison familiale n'avait même plus de charpente. J'étais très abattu par la malaria, je ne portais plus qu'une culotte. Je n'avais plus personne avec qui aller, puisque tout le monde avait été tué, à l'église ou dans le marais. Alors, je suis retourné habiter à Nyamata chez ma tante Thérèse, qui cultive tout simplement.

J'habite maintenant au milieu de ses enfants, et d'autres enfants non accompagnés comme moi. Pendant les conversations entre enfants, il arrive que quelqu'un parle du génocide, alors chacun se met à raconter ce qu'il a vu. Ça prend parfois un temps long. Parfois il y en a un qui veut changer un détail, mais d'habitude on se répète les mêmes souvenirs. Parler entre nous dégage de la douleur.

Je suis retourné à l'école, en quatrième année du cycle primaire. Il y a des enfants hutus sur les bancs, je ne ren-

contre aucun problème avec eux. Parfois je joue un peu au ballon, mais ce sont surtout les garçons du Burundi qui amènent le ballon et chaussent les pantoufles pour taper dedans. Moi, j'aime bien bavarder avec un copain, j'aime bien aussi me promener. Je croise seulement une petite crainte si je vais seul chercher le bois de chauffage, loin des maisons, à cause des familles qui sont revenues du Congo. Quand vient mon tour de garder les chèvres de ma tante, je les emmène dans les broussailles en compagnie de ceux qui surveillent les vaches.

Mais ce que j'aime le plus, c'est passer des morceaux de temps dans la cour de l'église. À l'endroit où j'ai échappé aux massacres. Tous les jours je viens là, c'est sur le chemin de l'école. Le samedi et les vacances, je viens aussi. Des fois je pousse les chèvres de ma tante, des fois j'amène un copain avec une balle, ou je m'assieds seul. Tous les jours, je regarde les trous dans les murs. Je vais vers les casiers, je regarde les crânes, les ossements qui étaient ceux de tous ces gens tués autour de moi.

Au commencement, j'éprouvais une tendance à pleurer en voyant les crânes sans noms et sans yeux qui me regardaient. Mais peu à peu on s'est habitué. Je reste assis de longs moments, et ma pensée s'en va en compagnie de tous ceux-là. Je m'efforce de ne pas penser à des visages personnels quand je regarde les crânes, car si je me hasarde à songer à une connaissance la peur me rattrape. Je voyage simplement en souvenir entre tous ces morts qui étaient éparpillés et qui n'ont pas été enterrés. La vision et l'odeur de ces ossements me causent du mal et, à la fois, elles soulagent mes pensées. Elles me troublent la tête de toute façon.

À l'école, on n'a pas le temps de parler gravement de tout ça. J'entends aussi un grand nombre de gens qui m'en-

couragent à délaissier mes souvenirs, comme des choses mal-faisantes. Raison pour laquelle je reviens à l'église. J'aime bien ce calme. J'aime bien échanger de longues phrases après l'école avec le gardien du Mémorial. Il s'appelle Épimaque Rwema. Il me raconte comment Nyamata était une bonne ville avant le génocide avec beaucoup de commerces, une équipe de foot très résistante et des voitures dans la rue, comment la vie semblait calme et seulement difficile pendant les sécheresses. Comment les gens se sont abaissés dans la boue pendant le génocide ; pourquoi des avoisinants ne veulent plus s'échanger des paroles qui favorisent la pitié. Il m'explique pourquoi un nombre de gens sont démolis malgré la délivrance. Il me parle aussi des étrangers de bonne foi qui viennent dorénavant visiter les ossements du Mémorial, même de ceux qui oublient de donner des petits cadeaux.

Moi, j'entends qu'il y avait des tueries partout dans le Bugesera et dans le pays ; mais celles de Nyamata étaient un peu plus étourdissantes parce que les malfaiteurs hachaient les femmes et les enfants jusque sous la croix. C'est pour ça que les autorités nous ont donné la permission de construire un mémorial.

Dans l'église, j'avais bien reconnu un seul avoisinant qui cognait. Il était de N'tarama, il cognait comme s'il ne pouvait plus s'arrêter. Il était plus qu'essoufflé. Il était sans chemise, la transpiration lui dégoulinait de partout même s'il faisait ce travail de massue bien à l'ombre du toit. Souvent, près du marché, je croise sa famille qui est revenue sur sa parcelle et ça me met mal à l'aise. Je sais qu'il est enfermé dans la prison de Rilima. Je pense qu'il ne peut plus vivre ; parce que celui qui a trop cogné de son gourdin, il ne pense plus qu'à ceux qu'il a tués, et comment il les a tués, et il ne

va jamais plus perdre l'appétit de tuer. À l'église, j'ai vu que la férocité peut remplacer la gentillesse dans le cœur d'un homme, plus vite que la pluie d'orage. C'est une pénible inquiétude qui m'égaré maintenant.

Je crois que jamais les Blancs, ni même les Noirs des pays avoisinants, ne vont croire de fond en comble ce qui s'est passé chez nous. Ils accepteront des morceaux de vérité, ils négligeront le reste. Même entre nous, on s'étonne d'entendre les tueries comme elles sont racontées par des copains là où on était pas, parce que la vérité vraie sur les tueries de Tutsis, elle nous dépasse tous pareillement. Raison pour laquelle, quand je pense à ceux qui ont coupé papa et maman, et toute ma famille, je voudrais qu'ils soient fusillés, afin d'éloigner mes pensées de leur triste destin.

Moi, je pense que les *interahamwe* ne peuvent pas présenter une seule explication valable sur pourquoi ils détestent les Tutsis ; ils ne savent que répéter menaces ou accusations. Soi-disant, ils ont peur de quelque chose caché dans la nature des Tutsis, un péril qui s'est déguisé. La vérité, c'est qu'ils guettent trop les richesses des Tutsis, ils ont peur de manquer un jour de parcelles, ils ont peur de devenir leurs misérables. Même si les Tutsis sont plus pauvres qu'eux, les Hutus veulent creuser dans leurs maisons pour leur prendre leurs riens du tout. Ils se sont gâté le cœur de propagande et de gourmandise.

Quand je serai grand, je n'irai plus à la messe. Je n'entre-rai plus dans une autre église. Je voudrais être enseignant, parce qu'à l'école je profite du réconfort des autres, et parce que papa était enseignant.

Table

Introduction	7
De bon matin à Nyamata	11
<i>Cassius Niyonsaba</i>	15
Le grand et le petit marchés	23
<i>Jeannette Ayinkamiye</i>	27
La route du Bugesera	35
<i>Francine Niyitegeka</i>	39
La colline de Kibungo	47
<i>Janvier Munyaneza</i>	51
Des cornes en forme de lyre	59
<i>Jean-Baptiste Munyankore</i>	63
Au Coin des Veuves	75
<i>Angélique Mukamanzi</i>	79
Des vélos-taxis sous un acacia	87
<i>Innocent Rwililiza</i>	91
Une boutique sur la grand-rue	115
<i>Marie-Louise Kagoyire</i>	119
Le pénitencier de Rilima	129
<i>Christine Nyiransabimana</i>	135
Une fuite secrète	145
<i>Odette Mukamusoni</i>	147
Les casiers des mémoriaux	153
<i>Édith Uwanyiligira</i>	159

Une précision en chemin	171
<i>Berthe Mwanankabandi</i>	175
La maison terre-tôle de Claudine	185
<i>Claudine Kayitesi</i>	189
Crépuscule sur la permanence	199
<i>Sylvie Umubyeyi</i>	205
<i>Repères</i>	229
<i>Glossaire</i>	231
<i>Chronologie</i> ..	233
<i>Carte du Rwanda</i>	235
<i>Carte de la commune de Nyamata</i>	236